

Les couleurs du dedans

© Béatrice Libert

Tu me dirais le bleu, le bleu qui lave et qui emplit, le bleu qui polit toute chose, met sa foi dans le jaune et son aspiration dans la verticale, le bleu qui s'accroche aux plus petits carreaux, s'immisce dans les moindres fentes, les serrures et sous les portes, tu me dirais le bleu plus frais que l'abîme, plus essentiel que l'eau, plus léger que la fuite du papillon, tu me dirais le bleu, et nous aurions toute la vie et nous serions la vie.

Tu me dirais le rouge, celui qui ne ment pas, celui qui ne craint ni l'ombre ni le vert, celui qui ne s'offusque pas, le rouge jouisseur, le rouge envahisseur, le rouge nourrissant, le rouge appétissant, rebondi et gaillard, un rouge rond, un brin paillard, tu me dirais le rouge, et nous aurions la vie à boire dans l'opale du temps.

Tu me dirais le jaune et tous les jaunes, et le jour s'enfanterait de leur déclinaison, mûre plage et mûre cargaison, patience d'or à l'est et lune pleine dans l'eau qui s'en délecte, tu me dirais le jaune, sa paille, son étoile, sa lente folie, sa faune.

Tu me dirais le **blanc**, sa mémoire et sa perte, sa solitude et son cri, ce qui en lui s'éteint, ce qui en lui poudroie, ce qui le tache et s'en détache, ce qui l'inspire et le hante et l'obscurcit, ce qui le chauffe à blanc pour m'en nourrir l'esprit, ce qui l'évanouit et le linge et l'étrange et le consume et le métabolise, tu me dirais le blanc, tout le blanc, sa voix, sa peau, sa lumière et sa faconde, sa neige, son repos, sa vertu comme son vice, sa nymphe et sa voilure, tu me dirais le blanc, et nous pourrions ensemer nos manques, nos tréfonds.

Tu me dirais le rose, tu me dirais la lente chose qui s'élève en toi à l'instant où fleurit le mot dans ta bouche, tu me dirais tout l'ô de l'eau, le roucoulement de l'aube réveillée doucement, la dispersion des brumes et l'empan du silence, l'air à l'aise et l'air serein dans l'anse du S et du O réjouis.

Les couleurs du dedans

© Béatrice Libert

Tu me dirais le brun, le brun qui se mange le brun qui se range à chaque étage de son chez soi, le brun qui pèse, le brun qui mesure, le brun qui pousse ses doigts de laine jusqu'au cœur des sous-bois, tu me dirais le brun, non le brûlé, le brun, non le bronzé, le brun, non le sali, le brun, l'ocre profond, le goût de terre, la peau du tronc, tu me dirais le brun, et nos doigts doucement pétriraient le réel, brun qui ne veut rien taire ni voler ni mourir, brun pour l'île ouverte, brun pour planter chaque jour, brun pour sculpter ce qui sourd.

Tu me dirais le mauve, le mauve sans orgueil, le mauve si lilas, celui où s'enchant le soir quand bleuit le couchant, celui qui veine ma parole, refusant de crier, buvant tous nos péchés, le mauve fleur de souci ou fleur d'abandon, mauve de l'ancolie et de la violette, mauve iris et déraison, tu me dirais le mauve au creux de nos voix quand le blues est roi.

Tu me dirais l'orange et coulerait soudain le jus de nos envies, or plus ange qu'on ne croit, franche pulpe et franc matin, orange sanguine sur la chair du destin, orange feu, orange athlète, orange menuet que musique mandarine, tu me dirais l'orange, et j'aurais chaud, si chaud en moi de nos sucs emmiellés.

Tu me dirais le vert, l'amande de l'été que le plaisir gouverne, son paradis et sa source cachée, son graal et sa lanterne, son regain, sa clairière doublée d'ombre, son vagin lumineux, sa langue souveraine, tu me dirais le vert, et poésie naîtrait de végétale attente et s'ouvriraient des yeux dans l'obscur des divans, tu me dirais le vert et j'entendrais le vent, tu me dirais le vert et je verrais l'envers, tu me dirais le vert et nous serions naissants.

Les couleurs du dedans

© Béatrice Libert

Tu me dirais le **noir**, vois le noir qui nous escorte, vois le noir, son grain, son groin, son bois qui broie, vois le noir qui nous exporte, tu me dirais le noir quand descendre au charbon, c'est dire l'indicible, quand s'envolent, avec le jais, nos illusions meurtries, tu me dirais le noir lorsque partout se fangent la rue, le risque et le malaise, tu me dirais le noir pour nous sauver de la noirceur, pour nous sauver de la douleur, pour écrire simplement tout le sel de la vie.

Tu me dirais le beige, et le voici qui neige et le voici calèche de nos chevauchées, beige nuque et beige épaule, beige mûr pour le douillet, beige bouche de l'avril, beiges souliers de la petite enfance, tu me dirais le beige où rien ne ploie, où rien ne pèse, beige barque sur l'eau grège et frêle et reposée.

Tu me dirais le gris, le gris flanelle, le gris coton, celui qu'on plie comme un mouchoir, le gris sans pluie et sans chagrin, le gris vivant, le gris malin, fils de souris et d'Arlequin, tu me dirais le gris embusqué dans nos verts, sa pierre, sa taille, son ordonnance, sa lumineuse discrétion, sa page grisée d'émotions, tu me dirais la cendre de nos bénédictions, tu me dirais le gris intimement peuplé de nos hésitations.

*Premières parutions :
Dans la revue Place de la Sorbonne, n° 1, Paris, 2011.
Aux éditions Barde la Légarde, Paris, 2011, coll. Fol'ivre ;
interventions plastiques de May Livory (Épuisé).*